

Mais il n'y avait pas de survivants, le 14 avril 1945, dans cette baraque du Petit Camp de Buchenwald.

Il n'y avait que des regards morts, grands ouverts sur l'horreur du monde. Les cadavres, contorsionnés comme les figures du Greco, semblaient avoir ramassé leurs dernières forces pour ramper sur les planches du châlit jusqu'au plus près du couloir central de la baraque, par où aurait pu surgir un ultime secours. Les regards morts, glacés par l'angoisse de l'attente, avaient sans doute guetté jusqu'à la fin quelque arrivée subite et salvatrice. Le désespoir qui y était lisible était à la mesure de cette attente, de cette ultime violence de l'espérance.

Je comprenais soudain l'étonnement méfiant, horrifié, des trois officiers alliés, l'avant-veille. Si mon regard, en effet, reflétait ne fût-ce qu'un centième de l'horreur perceptible dans les yeux morts qui nous avaient contemplés, Albert et moi, il était compréhensible que les trois officiers en uniforme britannique en aient été horrifiés.

- Tu entends? a dit Albert dans un murmure.

Ce n'était pas une question, à vrai dire. Je ne pouvais pas ne pas entendre. J'entendais cette voix inhumaine, ce sanglot chantonné, ce râle étrangement rythmé, cette rhapsodie de l'au-delà.

Je me suis tourné vers l'extérieur : l'air tiède d'avril, le ciel bleu. J'ai aspiré une goulée de printemps.

- C'est quoi? a demandé Albert, d'une voix blanche et basse.

- La mort, lui ai-je dit. Qui d'autre?

Albert a eu un geste d'agacement.

C'était la mort qui chantonnait, sans doute, quelque part au milieu de l'amoncellement de cadavres. La vie de la mort, en somme, qui se faisait entendre. L'agonie de la mort, sa présence rayonnante et funèbrement loquace. Mais à quoi bon insister sur cette évidence? Le geste d'Albert semblait dire cela. À quoi bon, en effet?

Je me suis tu.

Le four crématoire ne fonctionnait plus depuis trois jours. Lorsque le comité international du camp et l'administration militaire américaine ont remis en marche les services essentiels de Buchenwald, afin de nourrir, soigner, habiller, regrouper les quelques dizaines de milliers de rescapés, personne n'avait pensé à faire fonctionner de nouveau le crématoire. C'était impensable, en effet. La fumée du crématoire devait disparaître à jamais : pas question qu'on la voie encore flotter sur le paysage. Mais si l'on ne partait plus en fumée, la mort n'avait pas cessé pour autant d'être à l'œuvre. La fin du crématoire n'était pas la fin de la mort. Celle-ci, simplement, avait cessé de nous survoler, épaisse ou légère, selon les cas. Elle n'était plus de la fumée, parfois presque immatérielle, cendre grise quasiment impalpable sur le paysage. La mort redevenait charnelle, elle s'incarnait de nouveau dans les dizaines de corps décharnés, tourmentés, qui constituaient encore sa moisson quotidienne.

Pour éviter les risques d'épidémie, les autorités militaires américaines avaient décidé de procéder au rassemblement des cadavres, à leur identification et à leur sépulture dans des fosses communes. C'est précisément en vue de cette opération que nous faisons Albert et moi, ce jour-là, une dernière tournée d'inspection dans le Petit Camp, avec l'espoir de trouver encore quelque survivant, trop faible pour s'être, de lui-même, joint à la vie collective reprise depuis la libération de Buchenwald.

Albert est devenu livide. Il a tendu l'oreille, m'a serré le bras à me faire mal, frénétique soudain.

- Yiddish! s'est-il exclamé. Elle parle yiddish!

Ainsi, la mort parlait yiddish.

Albert était mieux placé que moi pour l'entendre, le déduire, plutôt, des sonorités gutturales, pour moi dépourvues de sens, de cette mélodie fantôme.

Somme toute, ça n'avait rien de surprenant que la mort parlât yiddish. Voilà une langue qu'elle avait bien été forcée

d'apprendre, ces dernières années. Si tant est qu'elle ne l'eût pas toujours sue.

Mais Albert m'a pris par le bras, qu'il serre très fort. Il m'entraîne de nouveau dans la baraque.

Nous faisons quelques pas dans le couloir central, nous nous arrêtons. Nous tendons l'oreille, essayant de repérer l'endroit d'où provient la voix.

La respiration d'Albert est haletante.

- C'est la prière des morts, murmure-t-il.

Je hausse les épaules. Bien sûr que c'est un chant funèbre. Personne ne s'attend à ce que la mort nous serine des chansons drôles. Ni non plus des paroles d'amour.

Nous nous laissons guider par cette prière des morts. Parfois, nous sommes obligés d'attendre, immobiles, retenant notre souffle. La mort s'est tue, plus moyen de s'orienter vers la source de cette mélodie. Mais ça reprend toujours : inusable, la voix de la mort, immortelle.

Soudain, en tournant à tâtons dans une courte allée latérale, il me semble que nous touchons au but. La voix, déchirée, rauque, murmurée, est toute proche désormais.

Albert fonce vers le châlit d'où s'élève le râle chantonné.

Deux minutes plus tard, nous avons extrait d'un amoncellement de cadavres l'agonisant, par la bouche de qui la mort nous récite sa chanson. Sa prière, plutôt. Nous le transportons jusqu'au porche de la baraque, au soleil d'avril. Nous l'éten- dons sur un tas de haillons qu'Albert a rassemblés. L'homme garde les yeux fermés, mais il n'a pas cessé de chanter, d'une voix rauque, à peine perceptible.

Je n'ai jamais vu de figure humaine qui ressemble autant à celle du Crucifié. Non pas à celle d'un christ roman, sévère mais sereine, mais à la figure tourmentée des christes gothiques espagnols. Certes, le Christ en croix ne chantonne habituellement pas la prière des morts juive. C'est un détail : rien ne s'opposerait, je présume, d'un point de vue théologique, à ce que le Christ chante le kaddish.

- Attends-moi là, dit Albert, péremptoire. Je fonce au Revier prendre un brancard!

Il fait quelques pas, revient vers moi.

- Tu t'en occupes, hein ?

Je trouve cela tellement idiot, tellement déplacé même, que je réagis avec violence.

- Je lui fais quoi, à ton avis ? La causette ? Je lui chante une chanson, moi aussi ? *La Paloma*, peut-être ?

Mais Albert ne se laisse pas démonter.

- Tu restes près de lui, c'est tout !

Et il court vers l'infirmerie du camp.

Je me retourne vers le gisant. Les yeux fermés, il continue de chantonner. Mais sa voix s'épuise, me semble-t-il.

Cette histoire de *Paloma* m'est venue comme ça, à brûle-pourpoint. Mais elle me rappelle quelque chose dont je ne me souviens pas. Me rappelle que je devrais me souvenir de quelque chose, du moins. Que je pourrais m'en souvenir, en cherchant un peu. *La Paloma* ? Le début de la chanson me revient en mémoire. Pour étrange que cela paraisse, c'est en allemand que ce début me revient.

Kommt eine weisse Taube zu Dir geflogen...

Je dis entre mes dents le début de *La Paloma* en allemand. Je sais désormais de quelle histoire je pourrais me souvenir. Je m'en souviens vraiment, tant qu'à faire, délibérément.

L'Allemand était jeune, il était grand, il était blond. Il était tout à fait conforme à l'idée de l'Allemand : un Allemand idéal, en somme. C'était un an et demi auparavant, en 1943. C'était en automne, du côté de Semur-en-Auxois. À un coude de la rivière, il y avait une sorte de barrage naturel qui retenait l'eau. La surface en était à cet endroit quasiment immobile : miroir

liquide sous le soleil de l'automne. L'ombre des arbres bougeait sur ce miroir d'étain translucide.

L'Allemand était apparu sur la crête du rivage, à moto-cyclette. Le moteur de son engin ronronnait doucement. Il s'était engagé sur le sentier qui descendait vers le plan d'eau.

Nous l'attendions, Julien et moi.

C'est-à-dire, nous n'attendions pas cet Allemand-là précisément. Ce gamin blond aux yeux bleus. (Attention : je fabule. Je n'ai pas pu voir la couleur de ses yeux à ce moment-là. Plus tard seulement, lorsqu'il fut mort. Mais il m'avait tout l'air d'avoir des yeux bleus.) Nous attendions un Allemand, des Allemands. N'importe lesquels. Nous savions que les soldats de la Wehrmacht avaient pris l'habitude de venir en groupe, vers la fin de l'après-midi, se rafraîchir à cet endroit. Nous étions venus, Julien et moi, étudier le terrain, voir s'il serait possible de monter une embuscade avec l'aide des maquis des environs.

Mais cet Allemand semblait être seul. Aucune autre moto-cyclette, aucun autre véhicule n'était apparu à sa suite sur le chemin de crête. Il faut dire que ce n'était pas non plus l'heure habituelle. C'était vers le milieu de la matinée.

Il a roulé jusqu'au bord de l'eau, est descendu de son engin, qu'il a calé sur son trépied. Debout, respirant la douceur de la France profonde, il a défait le col de sa vareuse. Il était détendu, visiblement. Mais il était resté sur ses gardes : sa mitraillette lui barrait la poitrine, suspendue à la bretelle qu'il avait passée autour du cou.

Julien et moi nous nous sommes regardés. La même idée nous était venue.

L'Allemand était seul, nous avions nos Smith and Wesson. La distance qui nous séparait de l'Allemand était bonne, il était tout à fait à portée de nos armes. Il y avait une moto à récupérer, une mitraillette.

Nous étions à l'abri, à l'affût : c'était une cible parfaite. La même idée nous était donc venue, à Julien et à moi.

202
Mais soudain, le jeune soldat allemand a levé les yeux au ciel et il a commencé à chanter.

Kommt eine weisse Taube zu Dir geflogen...

Ça m'a fait sursauter, j'ai failli faire du bruit, en cognant le canon du Smith and Wesson contre le rocher qui nous abritait. Julien m'a foudroyé du regard.

Peut-être cette chanson ne lui rappelait rien. Peut-être ne savait-il même pas que c'était *La Paloma*. Même s'il le savait, peut-être que *La Paloma* ne lui rappelait rien. L'enfance, les bonnes qui chantent à l'office, les musiques des kiosques à musique, dans les squares ombragés des villégiatures, *La Paloma* ! Comment n'aurais-je pas sursauté en entendant cette chanson ?

L'Allemand continuait de chanter, d'une belle voix blonde.

Ma main s'était mise à trembler. Il m'était devenu impossible de tirer sur ce jeune soldat qui chantait *La Paloma*. Comme si le fait de chanter cette mélodie de mon enfance, cette rengaine pleine de nostalgie, le rendait subitement innocent. Non pas personnellement innocent, il l'était peut-être, de toute façon, même s'il n'avait jamais chanté *La Paloma*. Peut-être n'avait-il rien à se reprocher, ce jeune soldat, rien d'autre que d'être né allemand à l'époque d'Adolf Hitler. Comme s'il était soudain devenu innocent d'une tout autre façon. Innocent non seulement d'être né allemand, sous Hitler, de faire partie d'une armée d'occupation, d'incarner involontairement la force brutale du fascisme. Devenu essentiellement innocent, donc, dans la plénitude de son existence, parce qu'il chantait *La Paloma*. C'était absurde, je le savais bien. Mais j'étais incapable de tirer sur ce jeune Allemand qui chantait *La Paloma* à visage découvert, dans la candeur d'une matinée d'automne, au tréfonds de la douceur profonde d'un paysage de France.

J'ai baissé le long canon du Smith and Wesson, peint en rouge vif au minium antirouille.

Julien m'a vu faire, il a replié le bras, lui aussi.

Il m'observe d'un air inquiet, se demandant sans doute ce qui m'arrive.

Il m'arrive *La Paloma*, c'est tout : l'enfance espagnole en plein visage.

Mais le jeune soldat a tourné le dos, il revient à petits pas vers sa moto, immobilisée sur sa béquille.

Alors, j'empoigne mon arme à deux mains. Je vise le dos de l'Allemand, j'appuie sur la gâchette du Smith and Wesson. J'entends à mon côté les détonations du revolver de Julien, qui a tiré plusieurs fois, lui aussi.

Le soldat allemand fait un saut en avant, comme s'il avait été brutalement poussé dans le dos. Mais c'est qu'il a effectivement été poussé dans le dos, par l'impact brutal des projectiles.

Il tombe de tout son long.

Je m'effondre, le visage dans l'herbe fraîche, je tape du poing rageusement sur le rocher plat qui nous protégeait.

- Merde, merde, merde!

Je crie de plus en plus fort, Julien s'affole.

Il me secoue, hurle que ce n'est pas le moment de piquer une crise de nerfs : il faut filer. Prendre la moto, la mitrailleuse de l'Allemand, et filer.

Il a raison, il n'y a rien d'autre à faire.

On se lève, on traverse en courant la rivière, sur des rochers qui forment une sorte de barrage naturel. Julien prend la mitrailleuse du mort, après avoir retourné son corps. Et c'est vrai qu'il a des yeux bleus, écarquillés par l'étonnement.

Nous filons sur la motocyclette, qui démarre au quart de tour.

Mais c'est une histoire que j'ai déjà racontée.

Pas celle du survivant juif que nous avons retrouvé, Albert et moi, parce qu'il chantonnait en yiddish la prière des morts.

Cette histoire-là, c'est la première fois que je la raconte. Elle fait partie des histoires que je n'ai pas encore racontées. Il me faudrait plusieurs vies pour raconter toute cette mort. Raconter cette mort jusqu'au bout, tâche infinie.

C'est l'histoire de l'Allemand que j'ai déjà racontée. Du jeune soldat allemand, beau et blond, que nous avons abattu, Julien et moi, dans les environs de Semur-en-Auxois. Je ne me rappelle pas le nom de la rivière, peut-être ne l'ai-je jamais su. Je me rappelle que c'était le mois de septembre, qu'il faisait septembre d'un bout à l'autre du paysage. Je me rappelle la douceur de septembre, la douceur d'un paysage tellement accordé aux bonheurs paisibles, à l'horizon du travail de l'homme. Je me rappelle que le paysage m'avait fait penser à Jean Giraudoux, à ses émotions devant les beautés de la France.

J'ai raconté cette histoire du soldat allemand dans un bref roman qui se nomme *L'évanouissement*. C'est un livre qui n'a presque pas eu de lecteurs. C'est sans doute pour cette raison que je me suis permis de raconter une nouvelle fois l'histoire du jeune Allemand qui chantait *La Paloma*. Mais pas seulement pour cela. Aussi pour rectifier la première version de cette histoire, qui n'était pas tout à fait véridique. C'est-à-dire, tout est vrai dans cette histoire, y compris dans sa première version, celle de *L'évanouissement*. La rivière est vraie, Semur-en-Auxois n'est pas une ville que j'aie inventée, l'Allemand a bien chanté *La Paloma*, nous l'avons bien abattu.

Mais j'étais avec Julien, lors de cet épisode du soldat allemand, et non pas avec Hans. Dans *L'évanouissement*, j'ai parlé de Hans, j'ai mis ce personnage de fiction à la place d'un personnage réel. Julien était un personnage réel : un jeune Bourguignon qui disait toujours « les patriotes » pour parler des résistants. Cette survivance du langage jacobin me ravissait. Julien était mon copain de randonnée dans les maquis de la région, où nous distribuions les armes parachutées pour le

compte de « Jean-Marie Action », le réseau d'Henri Frager pour lequel je travaillais. Julien conduisait les tractions avant et les motocyclettes à tombeau ouvert sur les routes de l'Yonne et de la Côte-d'Or, et c'était une joie que de partager avec lui l'émotion des courses nocturnes. Avec Julien, on faisait tourner en bourrique les patrouilles de la *Feld*. Mais Julien a été pris dans un guet-apens, il s'est défendu comme un beau diable. Sa dernière balle de Smith and Wesson a été pour lui : il s'est tiré sa dernière balle dans la tête.

Hans Freiberg, en revanche, est un personnage de fiction. J'avais inventé Hans Freiberg – que nous appelions Hans von Freiberg zu Freiberg, dans *Le grand voyage*, Michel et moi, en souvenir d'*Ondine* – pour avoir un copain juif. J'en avais eu dans ma vie de cette époque-là, je voulais en avoir un aussi dans ce roman. D'ailleurs, les raisons de cette invention de Hans, mon copain juif de fiction qui incarnait mes copains juifs réels, sont suggérées dans *L'évanouissement*.

« Nous aurions inventé Hans, y est-il écrit, comme l'image de nous-mêmes, la plus pure, la plus proche de nos rêves. Il aurait été Allemand parce que nous étions internationalistes : dans chaque soldat allemand abattu en embuscade nous ne visions pas l'étranger, mais l'essence la plus meurtrière et la plus éclatante de nos propres bourgeoisies, c'est-à-dire, des rapports sociaux que nous voulions changer chez nous-mêmes. Il aurait été Juif parce que nous voulions liquider toute oppression et que le Juif était, même passif, résigné même, la figure intolérable de l'opprimé... »

Voilà pourquoi j'ai inventé Hans, pourquoi je l'ai placé à côté de moi, le jour de ce soldat allemand qui chantait *La Paloma*. Mais c'est Julien qui y était, en réalité. Julien était bourguignon et il disait « les patriotes » pour parler des résistants. Il s'est tiré une balle dans la tête pour ne pas être pris par la *Feldgendarmarie*.

Voilà la vérité rétablie : la vérité totale de ce récit qui était déjà véridique.

Le survivant juif qui chantonnait la prière des morts est bien réel, lui. Tellement réel qu'il est en train de mourir, là, sous mes yeux.

Je n'entends plus le kaddish. Je n'entends plus la mort chanter en yiddish. Je m'étais perdu dans mes souvenirs, je n'avais pas fait attention. Depuis combien de temps ne chantait-il plus la prière des morts ? Était-il vraiment mort lui-même, à l'instant, profitant d'une minute d'inattention de ma part ?

Je me penche vers lui, je l'ausculte. Il me semble que quelque chose bat encore, dans le creux de sa poitrine. Quelque chose de très sourd et de très lointain : une rumeur qui s'essoufle et s'efface, un cœur qui s'arrête, me semble-t-il.

C'est assez pathétique.

Je regarde autour de moi, en quête de quelque secours. Vainement. Il n'y a personne. Le Petit Camp a été vidé, le lendemain de la libération de Buchenwald. On a installé les survivants dans des bâtiments plus confortables du camp principal, ou bien dans les anciennes casernes de la division S.S. Totenkopf.

Je regarde autour de moi, il n'y a personne. Il n'y a que la rumeur du vent qui souffle, comme toujours, sur ce versant de l'Ettersberg. Au printemps, en hiver, tiède ou glacial, toujours le vent sur l'Ettersberg. Vent des quatre saisons sur la colline de Goethe, sur les fumées du crématoire.

Nous sommes derrière la baraque des latrines collectives du Petit Camp. Ce dernier se déploie au piémont de l'Ettersberg, à la suture avec la plaine verte et grasse de Thuringe. Et il se déploie autour de ce bâtiment des latrines collectives. Car les baraquements du Petit Camp ne disposaient pas de latrines, ni de salles d'eau. Dans la journée, les baraques étaient habituellement vides, tous les déportés en quarantaine étant affectés, en attendant un départ en transport ou un poste de travail

permanent dans le système productif de Buchenwald, à des corvées diverses et variées, généralement épuisantes, puisqu'elles avaient un caractère pédagogique, c'est-à-dire punitif : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! »]

La corvée de la carrière, par exemple : *Steinbruch*. Et celle de *Gärtnerei*, la corvée de jardinage, par euphémisme car c'était sans doute la pire de toutes. Elle consistait à porter, deux par deux (et les accouplements des porteurs, si l'on n'était pas rapide et débrouillard, étaient faits par les *Kapo*, généralement de vieux détenus, désabusés, donc sadiques, qui s'arrangeaient pour faire travailler ensemble les gabarits les moins accordés : un petit gros et un grand maigre, par exemple, un balèze et un avorton, afin de provoquer, outre la difficulté objective du portage lui-même dans de semblables conditions, une animosité quasiment inévitable entre des êtres aux capacités physiques de résistance bien différentes), à porter deux par deux, donc, au pas de course, sous les coups de matraque, de lourds bacs de bois suspendus à des sortes de perches et remplis à ras bord d'engrais naturels – d'où l'appellation courante de « corvée de merde » – destinés aux cultures maraîchères des S.S.

Il fallait donc, avant le couvre-feu ou à l'aube, quel que fût le temps, quitter les baraques du camp de quarantaine, ou Petit Camp, pour gagner le bâtiment des latrines collectives, une sorte de halle nue, au sol de ciment grossier, boueux dès les premières pluies de l'automne, contre les murs de laquelle, dans le sens de la longueur, s'alignaient des évier de zinc et des robinets d'eau froide, pour la toilette matinale obligatoire – le commandement S.S. était obsédé par le danger des épidémies : une grande affiche d'un réalisme repoussant, où figurait la reproduction immensément agrandie d'un pou menaçant, proclamait dans les baraquements le slogan de l'hygiène S.S. : *Eine Laus, dein Tod!* slogan traduit dans plusieurs langues, mais avec une faute d'orthographe en français : *Un poux, ta mort!* –, alors que le centre de la nef, d'un bout à l'autre, était

traversé par la fosse d'aisances collective, surmontée sur toute sa longueur par une double poutre de bois à peine dégrossie, poutre qui servait de point d'assise pour les défécations multitudinaires, qui se faisaient ainsi dos à dos, sur d'interminables rangées.

Pourtant, malgré la buée méphitique et l'odeur pestilentielle qui embrumaient constamment le bâtiment, les latrines du Petit Camp étaient un endroit convivial, une sorte de refuge où retrouver des compatriotes, des copains de quartier ou de maquis : un lieu où échanger des nouvelles, quelques brins de tabac, des souvenirs, des rires, un peu d'espoir : de la vie, en somme. Les latrines immondes du Petit Camp étaient un espace de liberté : par sa nature même, par les odeurs nauséabondes qui s'y dégageaient, les S.S. et les *Kapo* répugnaient à fréquenter le bâtiment, qui devenait ainsi l'endroit de Buchenwald où le despotisme inhérent au fonctionnement même de l'ensemble concentrationnaire se faisait le moins sentir.

Dans la journée, aux heures de travail, les latrines n'étaient fréquentées que par les invalides ou les malades des blocks de quarantaine exempts de corvée. Mais, dès le soir, dès l'appel du soir terminé et jusqu'au couvre-feu, les latrines devenaient, outre lieux d'aisances, ce qui était leur destination primitive, marché d'illusions et d'espérances, souk où échanger les objets les plus hétéroclites contre une tranche de pain noir, quelques mégots de *machorka*, agora enfin où échanger des paroles, menue monnaie d'un discours de fraternité, de résistance.

Ainsi, c'est dans le bâtiment des latrines que j'avais fait la connaissance de certains de mes meilleurs copains de quarantaine : Serge Miller, Yves Darriet, Claude Francis-Bœuf, par exemple. Nous étions tous dans le même block, le 62, arrivés ensemble par les transports massifs de janvier 1944 qui ont vidé les prisons françaises et le camp de Compiègne, à la suite de deux opérations de déportation successives aux noms de code poétiques, selon une tradition militaire assez révélatrice :

JORGE SEMPRUN

L'ÉCRITURE
OU LA VIE

1994

nrf

GALLIMARD